

Tinel de fer et de papier

Retour en force sur la scène bruxelloise d'un Koenraad Tinel qui, nonobstant son bel âge, fourbit des armes emplies de charisme.



★★★ **Koenraad Tinel "Traveller" Art contemporain** Ou Galerie Dys, 84, rue de l'Arbre Bénit, 1050 Bruxelles. www.galeriedys.com et 0496.27.49.54 **Quand** Jusqu'au 26 février, du jeudi au vendredi, de 11 à 18h; samedi et dimanche, de 14 à 18 h.

Depuis qu'elle a repris les rênes de l'aventure d'une Galerie Dys qui a toujours su rompre les codes et faire œuvre de découverte, de fantaisie et d'audace plastique et spirituelle, Justine Jacquemin corse l'offre de nouveaux inattendus, en même temps qu'elle s'est ouverte à davantage de sculpture. La galerie rayonne sans faire de vagues mais en ajustant ses pions.

L'invité du mois est un vieux routier de l'art de nos régions, flamand et belge, généreux sans se pousser du col. Koenraad, dont le prénom est quasi devenu un patronyme, même si son nom, Tinel, évoque aussi d'autres belles peintures artistiques, en musique notamment.

Koenraad Tinel, par ailleurs, ne cache pas qu'il eut à affronter une jeunesse douloureuse, étant le fils de collaborateurs du régime nazi. Il y a une paire d'années, il a, à cet égard, exorcisé ses vieux démons en publiant un bel ouvrage, *Scheissseimer*, corsé de dessins évocateurs de combats absurdes. Ce roman graphique fut montré au Musée du Dr Guislain, à Gand, et joué au théâtre dans les deux langues nationales. Plus tard, dans un geste symbolique, il a fraternisé avec le représentant des Juifs de Belgique, geste de paix et de fraternité.

Mais Koenraad Tinel est surtout un artiste. Un créateur. Un homme de paix et de partage qui, dans le secret d'un atelier envahi de tout, conçoit des œuvres qui reflètent ce que son être a de meilleur et de plus durable à offrir au monde.

L'homme de Gooik

Retranché dans sa ferme de Gooik, en Brabant flamand, où, depuis toujours, il refait le monde à sa dimension, à sa mesure, Koenraad Tinel est de la caste de ces sculpteurs du Nord qui, mettant, avec l'énergie du désespoir, la main à la pâte en homme seul, solitaire, ardent à l'effort, convaincu de la vérité de ses arrangements avec l'être et la nature, nous sort de ses mains d'artiste-ouvrier des figures hybrides, la plupart du temps révélatrices de lointaines blessures.

Quand nous l'avons connu, il y a longtemps, courant années 80 et il exposait alors avenue Louise dans la galerie d'un fin connaisseur des arts premiers, avant de rejoindre Marnix Neerman et une belle équipe de créateurs notoires, de José Vermeersch à Jean Rustin, de Rik Poot à Luis Caballero, Koenraad Tinel frappait déjà l'imaginaire des foules par la puissance de ses évocations en lesquelles tout s'entremêlait, fer, plâtre, ciment, textiles et, surtout, un savoir qui visait au cœur de l'homme.

Moins vu et reconnu par périodes, l'homme de Gooik n'en poursuivait pas moins un travail qui avait, sans aucun doute, quelque chose à voir avec les fantasmes de tout être humain aux prises avec l'insalubrité d'un monde rivié à trop de sordides intérêts de quelques êtres suspects.

Nous aimions croiser sa bonhomie tenace et chaleureuse, sa carrure de travailleur à la dure. Et puis,



Koenraad Tinel, "Traveller", 2020, encre de Chine et bistre, 29,5x21cm.



Koenraad Tinel, "Onderweg", 2016, encre de Chine et bistre sur papier, 75x110cm.

vicissitudes du temps qui passe, nous l'avons perdu de vue. Lorsque, de livre en expo, de sortie de sa tanière en gai luron animé de charmes, nous l'avons retrouvé, une première fois déjà, chez Dys en dialogue avec la peinture de quelqu'un d'autre... Tinel peut être "partageur".

Figuration onirique

Tinel regarde, ausculte, pense, rêve. Il a son monde et son monde est, à son image, un univers de formes, de gueules, de débauches d'efforts et de tensions qui force la complicité. L'admiration. Et même une joie de vivre sous le couvert de visions parfois cauchemardesques. Né en 1934 et c'est dire son bel âge, il continue à ferrailer les matières et toutes, ou à peu près, lui sont bonnes, pourvu qu'elles l'engagent à exprimer son quant-à-soi empli de souvenirs et d'exorcismes, de regards sur ce qui l'entoure.

Les contes et les mythes l'engagent aussi sur des voies qui rencontrent, ici et là, d'autres exaspérations, d'autres réminiscences, d'autres considérations.

"Traveller", titre récurrent de son actuelle expo chez

Dys, évoque le voyage, la migration, l'enlèvement, les dures réalités de cette vie qu'Éluard abordait en évoquant "Le dur désir de durer".

Deux grands paysages sur papier de 2016 évoquent, dans un décor de forêts, des foules indistinctes en attente de Dieu-sait-quoi. Ailleurs, *Les quatre fils Aymon*, acier et plâtre, de 2021, renvoient à quelque constat énigmatique, le cheval porteur ressemblant à quelque dinosaure... Seraient-ils des cavaliers de l'Apocalypse?

Tinel regarde, ausculte, pense, rêve. Il a son monde et son monde est, à son image, un univers de formes, de gueules, de débauches d'efforts et de tensions qui force la complicité.

Rompu aux exercices de l'oxydation des matériaux, Tinel est un des derniers artistes-artisans, capables de tout fixer pour l'éternité. Chaque œuvre exposée mérite une attention soutenue... Sous le trait, le plâtre ou le plomb, une idée surgit qui vous emmène au loin. Cet art-là est un bienfait. Et ses fantasmagories, ses réalisations abruptes confient des magies aux explorations.

Il faut enfin regarder le petit film sans paroles de Sam Debaecke sur la vie et l'œuvre de Koenraad Tinel. *Parade, 23'07"*, est un portrait qui en dit long.

Roger-Pierre Turine



Koenraad Tinel, "Traveller", 2020, encre de Chine et bistre, 29,5x41,6cm.